



## PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Sabine Dardenne**

Titre : ***J'avais 12 ans, j'ai pris mon vélo et je suis partie à l'école...***

ISBN : **2-266-15366-8**

N° : **12590**

Prix : **6 €**

**28 mai 1996. Sabine Dardenne, 12 ans, est enlevée par Marc Dutroux sur le chemin de l'école. Ce monstre a déjà tué quatre enfants.**

**Ce que va subir Sabine Dardenne est effroyable. Pourtant, après quatre-vingts jours d'horreur, elle va être**

**sauvée de la mort dans des circonstances extraordinaires.**

**Sabine Dardenne a attendu huit ans pour nous raconter ce qu'elle a subi :**

**« Je suis l'une des rares survivantes qui aient eu la chance d'échapper à ce genre d'assassin. Ce récit m'était nécessaire et si j'ai eu le courage de reconstituer ce calvaire, c'est avant tout pour qu'un juge ne relâche plus les pédophiles à la moitié de leur peine pour "bonne conduite" et sans autre forme de précaution... »**

**Un témoignage exceptionnel pour que la voix des victimes soit enfin entendue et que cesse la fascination pour les monstres.**

---

## CHAPITRE PREMIER

### À VÉLO

J'avais douze ans. Ce vélo, je ne l'avais pas réclamé. Mon parrain me l'avait offert pour ma communion solennelle, c'était le plus beau des cadeaux que j'avais reçus. Il venait d'un magasin de Mons et c'était une série limitée — il portait un numéro —, un Viking Dunlop ; il n'y en avait pas des milliers comme lui. C'était un beau vélo vert. Mon père avait changé le phare qui fonctionnait mal, en utilisant celui de ma vieille bicyclette. Il était donc parfaitement reconnaissable. Je m'en servais pour aller au collège depuis quelques semaines seulement. J'avais mon sac d'école sur le dos, et un petit sac rouge de piscine attaché à l'arrière. Je pédalais tranquillement alors que le jour se levait à peine. Un mardi 28 mai 1996.

On ne pense pas tous les matins en allant à l'école se faire kidnapper au vol par un prédateur planqué à l'intérieur d'une camionnette.

Chaque fois que j'ai dû le raconter, aux enquêteurs, puis à la cour d'assises ou à une amie de l'époque, je me revois sur ce trajet, arrachée de mon vélo le long de la grande haie, à cinquante mètres du jardin de ma copine. Je suis capable de refaire ce trajet à pied, en voiture ou à vélo. Mais ce moment précis et cet endroit sont restés figés, insupportables, dans ma tête.

C'est à ce moment-là qu'un monstre a tué mon enfance.

Ce matin-là, mon père m'a regardée partir et m'a suivie des yeux jusqu'à l'entrée du pont. Je lui ai encore fait signe, puis j'ai tourné en direction du collège et lui est parti de son côté... À cet endroit-là, la route a deux embranchements et je devais faire attention pour tourner à gauche en direction du stade et de la piscine, puis du collège.

Normalement, je mettais dix minutes ou un quart d'heure pour arriver au collège. Il doit y avoir en tout deux kilomètres, deux kilomètres et demi, pas plus. J'avais déjà fait deux tiers du chemin quand je suis arrivée dans la rue du stade.

C'est une rue déserte, pas un chien n'y passe à cette heure-là. Il était 7 heures et demie ; j'étais partie de la maison à 7 h 25, environ. Souvent, ma copine Davina m'attendait devant chez elle, son garage donnait dans cette rue. Elle me voyait arriver depuis son jardin et nous faisons le reste du chemin à deux, même à trois car elle accompagnait aussi son petit frère.

Si je ne la voyais pas en arrivant à hauteur de chez elle, je continuais seule et nous nous rejoignons au collège. Je me disais alors : " Sa mère a décidé aujourd'hui de la déposer en voiture, ou bien elle est déjà partie, ou elle n'est pas encore sortie de chez elle... " Mais comme je devais ranger mon vélo en arrivant et que cela me prenait quelques minutes, si je ne la voyais pas, je continuais sans l'attendre, c'était une convention tacite entre nous.

Ce jour-là, j'ai vu de loin qu'elle n'était pas là, j'ai donc décidé de poursuivre mon chemin dans la rue déserte, le long de la haie touffue et assez haute. Le bas-côté à cet endroit étant restreint, je roulais au milieu de la route et, si j'entendais un moteur de voiture, je me rabattais alors sur ma droite.

J'aimais bien arriver tôt à l'école, et ranger tranquillement mon vélo. La fin de l'année scolaire approchait — ma première année de collège. Je me débrouillais assez bien mais j'étais nulle en maths, et ma mère m'en faisait régulièrement le reproche :

" Tu as encore un échec ! "

La plupart du temps, je filais jouer dans ma cabane à côté du jardin, ou chez les copines, en haussant les épaules. J'étais taxée de " sale caractère ", mais, dans la mesure où j'avais mon indépendance, ça ne me touchait pas. Au fond, mon sale caractère était mon meilleur copain et il l'est resté.

Je ne pensais pas forcément à tout cela ce matin du mardi 28 mai 1996. Je ne sais même plus si je pensais. Je roulais lentement ; la rue du stade était petite, tranquille mais sombre derrière le stade de foot.

J'ai entendu un moteur, je me suis remise à droite. J'étais à cinq mètres du garage de ma copine, très près de la haie. Derrière cette haie se trouve une maison. Si quelqu'un avait été à sa fenêtre ou dans son jardin, il aurait pu tout voir. Mais il n'y avait personne, il était trop tôt et il faisait encore un peu sombre. Si Davina avait été là à m'attendre ce jour-là, rien ne se serait passé, peut-être... S'il y avait eu comme souvent la bande d'élèves qui empruntent cette rue du stade comme raccourci pour gagner le collège, les témoins auraient été nombreux.

Mais je n'avais vraiment personne en vision directe. J'étais en avance.

C'était une fourgonnette toute pourrie, le genre de camionnette trafiquée en mobil-home, trois sièges à l'avant et une banquette-lit à l'arrière. D'horribles rideaux à carreaux jaunes et bruns et des centaines d'autocollants cachaient les vitres. Lorsque j'en voyais dans la rue en me promenant avec maman, je lui disais en riant :

“ Regarde un peu la ruine qui bringuebale, le pot d'échappement qui menace de tomber et le moteur qui ronfle mal... ”

J'ai eu le temps de la sentir arriver à ma hauteur, cette affreuse camionnette, puis de la voir vraiment. La porte latérale était ouverte. Un homme était penché vers l'extérieur et un autre conduisait. Je n'ai pas compris exactement ce qui se passait, car j'ai fermé instinctivement les yeux avant même d'avoir peur. Je me suis sentie “ arrachée ” de mon vélo en une seconde, réellement attrapée au vol, une main plaquée sur la bouche, l'autre sur les yeux. Mon pied s'est même coincé un instant dans la selle. Mais mon vélo est tombé tout seul. En un éclair j'étais déjà embarquée à l'intérieur de la camionnette, et l'homme m'arrachait mon sac à dos.

On ne voit ça que dans les films : les images s'enchaînent si vite que “ hop ! ”, c'est fait.

Lorsque je l'ai raconté bien plus tard à Davina, elle m'a demandé :

“ Mais tu n'as rien pu faire ? Tu n'as pas pu te débattre ? ”

Je pédalais et “ hop ! ”, embarquée dans la camionnette ! En fait, ils m'avaient repérée depuis une semaine, comme des chasseurs. J'ai bien sûr tenté de me débattre, mais je ne faisais pas le poids. Douze ans, l'air d'en avoir dix, un mètre quarante-cinq et trente-trois kilos... j'étais si menue, si minuscule, que les grands du collège me demandaient souvent :

“ Eh ? T'es sûre que tu es en première année ? ”

Immédiatement emballée dans une couverture, j'ai vu une main qui cherchait à m'enfourner de force des cachets dans la bouche, j'ai hurlé aussitôt et l'homme, penché sur moi, râlait :

“ Mais tais-toi ! Il ne va rien t'arriver ! ”

Je le bombardais déjà de phrases, ce sale type.

“ Vous êtes qui ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce que je fais là ? Et mon vélo, où est-ce qu'il est ? Mais moi, je dois aller à l'école... Vous êtes qui ? Lâchez-moi ! Je vais à l'école ! Qu'est-ce que vous voulez ?... ”

Je crois l'avoir “ soulé ” de questions dès le début, je déteste ne pas avoir de réponse. Aujourd'hui encore, si je n'obtiens pas de réponse, je m'énerve immédiatement, et je m'acharne jusqu'à en obtenir. Je suppose que je hurlais par réflexe, alors que la peur commençait à me suffoquer. Cet instant dans ma vie est peut-être le plus violent de ceux que j'ai vécus, si soudain et si effrayant que j'en étais sidérée. Je venais de disparaître du monde extérieur en une seconde et si je ne le réalisais pas vraiment, trop choquée par la rapidité de l'action, la terreur me prenait à la gorge devant les yeux noirs de cet inconnu, et la main qui voulait me faire taire. Le bruit du moteur, l'accent bizarre de l'homme, le piège de la couverture puante sur moi, c'était horrible.

J'ai senti que le chauffeur descendait une dizaine de secondes environ alors que la voiture était arrêtée.

“ Allez, vas-y ! Prends le vélo ! N'oublie pas le sac ! Roule ! ”

Mon vélo a été jeté à l'arrière à côté de moi, mon sac de piscine aussi.

Le tout — enlèvement, hurlements, temps pour récupérer mes affaires — a certainement duré moins d'une minute.

J'étais déjà agressive avec cet homme bizarre ; il n'avait pas l'air net, des yeux à faire peur, des cheveux gras collés genre “ graisse à frites ”, une moustache

ridicule. Ma première impression ? Je me suis dit : “ C’est qui ce grand moche, barbare ? Il est louche. ”

J’essayais toujours de me débattre, je hurlais de peur et de rage et ça ne lui plaisait pas.

“ Tu vas te taire ! ”

Je ne pouvais rien faire en réalité. J’étais coincée par cette couverture sur un vieux matelas au milieu de la camionnette, j’apercevais le conducteur de dos au-dessus du siège et de l’appui-tête. Il restait silencieux. Par rapport à l’autre, je le trouvais un peu petit. J’ai pensé : “ C’est un gringalet, le petit blaireau qui obéit au grand. ” Jeune, les cheveux sombres. Le blouson noir, la casquette minable avec un insigne, un style plutôt mauvais genre. Tout allait ensemble : le sale conducteur, la camionnette pourrie, le barbare grassex. Je me demandais bien ce qu’ils me voulaient. Je n’ai pas songé une seconde à un enlèvement de sadique. Si ce type m’avait attendue à la sortie du collège avec une poignée de bonbons, peut-être... À cet instant, la seule idée que j’avais en tête était que ces deux “ crados ” me voulaient du mal. Pour m’arracher si violemment de mon vélo, c’était clair. Mais quoi au juste, je ne savais pas. C’était incompréhensible.

La première fois, j’ai recraché les cachets qu’il m’avait fourrés dans la bouche, quatre ou cinq... Je les ai planqués sous le matelas pissieux, puis il m’a fait renifler quelque chose sur un mouchoir, un genre d’éther, en réalité de l’Haldol liquide, et comme je hurlais toujours, il m’a menacée :

“ Si tu continues... ”

J’ai compris au geste et au regard noir que j’allais recevoir des coups, alors je me suis dit : “ Réfléchis... Si tu continues à hurler, il va te mettre un coup de poing, ça sera encore pire. Il faut que tu te calmes, il faut lui montrer que tu es sage. Si tu restes sage, il te dira peut-être ce qu’il te veut, pourquoi il t’empêche d’aller à l’école. ” De toute façon, j’étais étourdie et je pense que j’ai dû sombrer quelques minutes, mais pas assez à son goût.

Il m’a obligée cette fois à avaler deux médicaments avec du Coca qu’il a précipité dans ma gorge, et comme les gélules ne passaient pas et que je hoquetais, j’ai réclamé encore du Coca.

“ Non. C’est “l’autre” qui a tout bu ! ”

Il l’appelait “ l’autre ” parce qu’il ne voulait pas dire son nom. Je n’arrivais pas à comprendre. Je pleurais de colère, en m’obstinant.

“ Vous êtes qui ? Qu’est-ce que vous me voulez ? Je veux rentrer chez moi. Mes parents vont se demander où je suis allée... Vous allez leur dire quoi ? ”

Mais ils ne répondaient pas, et je ne cessais de poser les mêmes questions, inlassablement. Je pouvais toujours pleurer, m’étouffer de peur, rien. Et la camionnette roulait, sans que je puisse deviner dans quelle direction. En revanche, j’ai senti, au bruit des roues, qu’elle empruntait d’abord une route de campagne, puis l’autoroute. Du coup, j’ai fait celle qui dormait, je me suis retournée côté carrosserie, le “ barbare grassex ” à ma droite, et j’ai fermé les yeux pour qu’il me croie dans les vapes. Tout en écoutant comme je pouvais ce qu’il racontait. Rien d’intéressant pour moi, juste des indications pour la route : “ C’est là, tourne... ” Il devait donner à “ l’autre ” des conseils pour sortir du quartier, ensuite il m’a semblé qu’ils savaient parfaitement où ils allaient.

C'était lui, le "grasseux", qui dirigeait complètement le conducteur. J'essayais d'apercevoir la route ou des panneaux ; j'en voyais défiler quelques-uns qui ne me disaient rien. J'avais la peur au ventre, pire que celle des examens, la vraie peur, celle qui donne l'impression que l'on va faire pipi dans sa culotte, tellement on tremble de tout son corps. Je ne sais pas s'ils s'en sont rendu compte — probablement qu'ils s'en fichaient, d'ailleurs — mais j'avais la sensation d'être en verre, figée, sur le point de me casser en deux. J'avais mal au ventre, un nœud dans la gorge, je respirais difficilement et par moments je haletais comme un chien. Cette couverture horrible sur moi, ce matelas qui puait la rage, le bruit de la camionnette déglinguée, et ces deux-là qui ne parlaient de rien d'intéressant, avec leur accent bizarre, surtout le crasseux qui venait de je ne sais pas où... À douze ans, on ne sait pas très bien situer les accents, s'il viennent de Namur, de Liège, ou de loin. À la rigueur, s'il avait roulé les r davantage, j'aurais dit qu'il était flamand. Mais là rien ne me rappelait quoi que ce soit. C'étaient pour moi des étrangers, des barbares puants, et je ne cessais de me demander : " Qui sont ces types ? Ils m'emmènent où ? Pourquoi ? "

Je n'ai pas pu imaginer un plan quelconque pour m'échapper de cette camionnette. D'abord, elle roulait ; passer par une fenêtre était impossible, elles étaient fermées, occultées par ces affreux rideaux et une multitude d'autocollants, je ne pouvais apercevoir le jour que par le pare-brise, et en hauteur. La seule solution à la rigueur aurait été la porte de derrière. Mais il aurait fallu que je fasse un demi-tour complet sur moi-même, que je me redresse et qu'en même temps je me casse la figure sur la tôle verrouillée... Si j'avais bougé, il m'aurait aussitôt rattrapée au vol. De toute façon — et à condition de ne pas m'être cassé quelque chose — je n'aurais pas pu aller loin sur la route, même en courant. Donc, il n'y avait pas d'issue. À un moment, j'ai mis la couverture exprès sur ma tête, pour pouvoir ouvrir les yeux de temps en temps sans qu'ils s'en aperçoivent. Il fallait qu'ils me croient complètement comateuse. Mais j'avais chaud sous cette couverture qui me grattait le visage. Le matin, en ce mois de mai, il faisait encore assez frais, j'avais donc mis pour partir à l'école un sous-pull, un pull et mon K-way légèrement fourré à l'intérieur. Je transpirais surtout de peur et d'angoisse de ne pas comprendre.

J'étais figée, mais ça ne m'empêchait pas de penser. J'aurais pu faire quoi ? J'aurais pu donner un coup de pédale en plus ? J'aurais pu me jeter par terre avant qu'ils me chopent ? Dans la rue, il y a un petit chemin : j'aurais dû jeter mon vélo, partir en courant et sonner à n'importe quelle baraque. Mais la haie est si longue... Mais si je n'avais pas pris mon vélo pour aller à l'école... C'est de ma faute ? Je suis punie ? Ils ont fait tellement vite, je n'ai pas eu le temps de poser les pieds par terre, ils m'ont attrapée au vol ! Je n'ai rien vu. Est-ce que la camionnette était déjà derrière moi ? Est-ce qu'ils me suivaient ?

Le moteur s'est arrêté. Le crasseux croyait que je dormais, il a dit :

" Il va falloir te réveiller ! Tu vas rentrer dans ce coffre, quand je te le dirai ! "

En voyant la taille du coffre en question, en fer bleu mais tout rouillé, à peine plus grand qu'une caisse à outils, j'ai retrouvé mon sale caractère.

" Je peux pas entrer là-dedans !

— Tu vas entrer là-dedans !

— Non, c'est trop petit ! "

Je manque facilement d'air, et j'étouffe assez vite. Un problème de bronches depuis l'enfance. J'étais déjà épuisée sous cette couverture, dans cette camionnette fermée et sale. La peur ne me lâchait pas, et à la vue de cette malle elle empirait. Peur d'y étouffer réellement, peur de ne pas voir où on m'emmenait.

Alors je continuais à râler.

“ Non, c'est trop petit, je vais manquer d'air, c'est tout dégueulasse, je vais être toute sale. ”

Comme j'étais réticente, il a appelé “ l'autre ” à son secours.

“ On va la plier pour qu'elle entre dedans. ”

Je n'étais pas épaisse, mais quand même. Ils ont eu du mal à refermer le coffre. J'étais pliée en quatre, et ils ont dû attendre la dernière minute pour m'y enfermer. Je ne savais pas où ils m'emmenaient, mais j'avais l'impression qu'on faisait des kilomètres tellement ça me paraissait long. D'abord, ils ont ouvert la porte de la camionnette et posé le coffre par terre, d'après ce que j'entendais. Ensuite, un bruit de porte qu'on ouvre, on m'a soulevée puis reposée sur le sol, et enfin, au bout de deux minutes qui m'ont paru interminables, on a ouvert le couvercle.

“ Sors de là ! ”

J'avais de nouveau peur. Je m'étais faite à l'idée de rester dans cette boîte, là au moins j'étais toute seule, à l'abri, même enfermée. Je ne bougeais pas.

Le barbare “ crasseux ” était seul devant moi. Je suppose que le chauffeur à la casquette l'avait aidé jusque-là, et qu'il avait filé ailleurs. Probablement se débarrasser quelque part de mon pauvre vélo, que l'on n'a jamais retrouvé. Quelqu'un a dû le voler. C'est idiot, mais j'y ai repensé plus tard : ce vélo portait leurs empreintes, ils n'avaient pas de gants lorsqu'ils l'ont transporté. Si quelqu'un l'avait trouvé...

Comme j'étais réellement pliée en quatre, le “ crasseux ” a dû me tirer de là. De toute façon je n'ai rien fait pour l'aider. Je continuais à faire semblant d'être dans les vapes. J'en ai même rajouté en disant mollement :

“ Mais qu'est-ce qui se passe ? ”

Je ne sais pas si j'ai joué à cela sciemment ou non. Avec le recul, je me le demande. C'était sans doute un instinct, l'idée encore vague de les rendre moins méfiants et de guetter un moment d'inattention. Je ne pense pas l'avoir réellement calculé. C'était probablement les vapeurs qu'il m'avait fait respirer, et les deux cachets que je n'avais pas pu recracher... Mais je me sentais suffisamment lucide pour voir les choses autour de moi. Mon cartable était là.

Je me retrouvais maintenant seule face à ce type sans nom, dans une pièce au rez-de-chaussée d'une maison sans nom. Je pense qu'à ce moment-là je n'ai pas fait réellement attention au décor, aux meubles. L'ensemble m'a paru moche. J'ai vu la porte d'entrée, fermée. À côté, sur le même mur, une fenêtre au volet baissé en pleine journée, et je me suis demandé pourquoi.

Ce que je peux décrire de la pièce où je me trouvais, je l'ai réellement observé plus tard. Peut-être le troisième jour...

Dans un coin, des jouets d'enfants, un berceau. La pièce est carrée. Tout le long d'un mur, des placards à étagères remplies de choses diverses. Un poêle dans un coin, au fond un four à micro-ondes. Une porte qui donne apparemment sur une deuxième pièce. Par terre des briques, des sacs de ciment, des outils. Visiblement, il était en train de bricoler une cheminée encore inachevée. Dans ce bric-à-brac sur le

sol, un petit passage vide menait à une porte elle aussi en travaux, bloquée par des lattes de bois en croix et du plastique. Je n'ai jamais su où elle donnait. Sur un autre mur, encore des placards de cuisine blancs, mais vides. Il y avait une montée d'escalier vers un étage, et tout près un réfrigérateur, assez haut, sur lequel un téléphone était installé. Inaccessible. Je l'ai repéré assez vite. Il y avait une table et des chaises dans ce capharnaüm. Je ne sais plus si j'ai vu dès ce jour-là la descente d'escalier qui menait à une cave.

Ma première impression de l'endroit où je venais d'atterrir me disait que je n'étais pas dans une maison normale où vivaient des gens normaux.

J'avais soif. J'ai demandé à boire. Il m'a donné du lait et j'en ai avalé quelques gouttes. Ensuite je me suis retrouvée à l'étage dans une chambre aux volets fermés. Je ne sais pas si j'y suis allée moi-même ou s'il m'y a portée. J'ai le souvenir d'obéir à des ordres, de faire simplement ce qu'il dit.

Il m'a montré des lits superposés, et m'a ordonné de me déshabiller pour me mettre au lit, ce que j'ai fait. J'avais tellement posé de questions pendant le trajet, et réclamé mes parents, tellement pleuré, que je ne pouvais plus qu'obéir. Probablement tétanisée par la peur, et la tête embrouillée. J'ai dû trouver bizarre de me coucher nue dans cette drôle de chambre sombre, avec une couverture sur moi. Aussitôt, il a passé une chaîne autour de mon cou et m'a attachée à l'échelle du lit avec un cadenas. Il a posé un seau hygiénique à côté. La chaîne ne me donnait qu'une longueur d'un mètre environ, pour atteindre ce seau.

Je préférais rester là sans bouger, planquée sous cette couverture à regarder le plafond. Il y avait une petite fenêtre, assez haute, qui laissait passer une faible quantité de lumière. Je ne sais plus s'il m'a apporté à manger ou non, en tout cas je n'ai rien avalé. J'ai peut-être dormi, épuisée à force d'avoir pleuré. Mais je m'entends encore dire :

“ Pourquoi je suis là ? La chaîne me fait mal. Je manque d'air. Je ne suis pas une bête. ”

Les rideaux étaient toujours fermés. Rien n'était allumé dans cette chambre. J'avais pourtant regardé ma montre en arrivant, pour me repérer dans le temps, il était 10 h 30. J'étais donc à au moins deux heures de route de chez moi, mais où ? Loin en tout cas.

Sur un mur, il y avait un poster représentant un dinosaure. Je l'avais oublié aussi, ce dinosaure... et pourtant il m'a énervée longtemps, au point que je ne pouvais plus le regarder. J'étais attachée sur ce lit d'enfant, j'avais vu un berceau d'enfant et des jouets, j'étais donc dans une maison où il y avait eu des enfants. Je cogitais, seule dans le noir, à cet environnement étrange. Qu'est-ce que je faisais là ? Qu'allait-il m'arriver maintenant ?

Le deuxième jour, il est venu dans la chambre, s'est accroupi à côté du lit, et a entamé une histoire terrible.

“ Ne t'inquiète pas, moi je te veux du bien. Je t'ai sauvé la vie. Il y a un méchant chef qui te veut du mal, il veut des sous de tes parents... ”

Et pour appuyer ses propos, il a fait venir le troisième jour “ l'autre ”, le gringalet à la casquette, qui approuvait ce qu'il disait par monosyllabes. Il disait simplement de temps en temps : “ Oui, c'est vrai ” ; “ Oui, c'est ça ”...

Et le crasseux à la moustache me répétait :

“ Tu vois ? Je ne suis pas le seul, lui aussi il le dit... ”

Il m'a raconté ensuite que ce chef me voulait du mal parce que mon père avait été gendarme, et qu'il lui aurait fait quelque chose à ce moment-là. Ce chef voulait donc se venger sur un de ses enfants, c'était tombé sur moi. Il réclamait de l'argent, une rançon. J'ai cru comprendre au départ qu'il s'agissait de un ou trois millions, mais comme je me revois faire " pff ! " ce devait être trois. Et puis, à douze ans, on n'a pas une bonne idée de l'argent. Un million à la rigueur, mes parents auraient pu se débrouiller en empruntant partout, mais trois... Même en vendant la maison, la voiture et tout ce qu'ils possédaient, j'étais sûre qu'ils ne pourraient pas.

Comment savait-il que mon père avait été gendarme avant de changer de métier ? Est-ce que je l'avais révélé moi-même, par exemple comme une défense infantine : " Attention, mon père a été gendarme... " C'est très possible. En tout cas, son histoire était basée là-dessus. Le " mal " dont mon père était responsable n'était pas très clair dans ma tête. Avait-il puni cet homme en le mettant en prison ? Lui devait-il de l'argent ? J'étais prisonnière à cause de cela, et mon père devait payer une rançon. C'était clair depuis le premier jour. Et j'ai tenté de défendre mes parents.

" Mais ils n'auront jamais autant de sous, ils ne sont pas millionnaires... "

Il m'a fait comprendre qu'ils avaient " intérêt " à se débrouiller pour les avoir, sinon... j'étais morte.

Le temps était difficile à repérer, mais je suis sûre qu'il a commencé dès ce jour-là à me faire subir des attouchements. Le deuxième jour, j'avais la tête à peine plus claire, il m'a détachée et m'a conduite dans une autre chambre à côté, la sienne apparemment, avec un grand lit. Je l'ai baptisée plus tard la " chambre du calvaire ". J'y ai subi les premiers attouchements.

Je sais qu'il a pris aussi des photos Polaroid — avant ou après, c'est difficile à dire, mais je m'en suis rendu compte à la deuxième ou troisième photo. C'était bizarre, je ne comprenais pas pourquoi il avait besoin de me photographier nue dans sa chambre. Je me souviens de ma réaction.

" Ça va pas ? "

Je pleurais sans cesse, et ça l'énervait manifestement. J'aurais dû aimer ça...

Après quoi il m'a ramenée dans l'autre chambre, celle aux lits superposés, pour m'y rattacher, en me disant de dormir. C'était difficile pour moi de comprendre ce que je subissais de cet homme, puant et laid, vieux à mes yeux d'enfant. J'étais séquestrée pour une demande de rançon, mais... il prétendait m'avoir sauvé la vie, mais... il me maltraitait en même temps ! Jusque-là je n'avais souffert ni de coups ni de viol, mais son comportement était si odieux que j'ai essayé de toutes mes forces de ne pas y repenser. Ne pas réfléchir à l'immonde. Je me retrouvais enchaînée, les yeux donnant sur le deuxième lit au-dessus de ma tête, encore tétanisée de peur, avec une seule chose en tête : et après ? Qu'allait-il m'arriver après ? Cet après faisait si peur d'avance. Je pleurais, je dormais parfois, j'avais mal à la tête, j'étais en état de choc, désespérée, seule. Une horreur.

Le piège se refermait sur moi, la manipulation continuait sans que je la soupçonne. L'homme disait que mes parents avaient refusé de payer la rançon, même la gendarmerie aurait refusé — à cause de mon père ancien gendarme ? J'étais donc en danger de mort, car le " chef " avait décidé de me liquider.

Alors, le monstre gominé a revêtu le costume du sauveteur.

“ Je t’ai prise sur ordre du chef, mais comme tes parents ne veulent pas payer, tu ne peux pas rester là. Tu veux vivre ou mourir ? ”

Je ne garantis pas la phrase exacte, en tout cas elle était tournée de façon à me donner le choix : vivre ou mourir. Bien entendu, j’ai choisi de vivre.

“ Alors, je vais te cacher. Je dirai que tu es morte, mais tu restes en vie et je vais m’occuper de toi. Seulement je ne peux pas te laisser là, dans cette pièce, le chef ne doit pas te voir. Ici c’est un quartier général, il peut arriver à tout moment. Et même si tu cherchais à te sauver, on te rattraperait très vite pour te tuer. Toutes les maisons ici sont au quartier général. Je vais te montrer une cachette ! ”

Un quartier général, c’était quelque chose de très spécial dans mon esprit de douze ans. Ces gens étaient des gangsters ? Des policiers ? Des militaires ? Des extraterrestres ? Je pensais à tout et n’importe quoi en même temps. Et la question de base me taraudait toujours : “ Qui est ce type ? ” Un “ connard ” louche qui m’arrache de mon vélo, me fait subir des trucs malsains pour une gosse de mon âge, et que je n’aime pas du tout. J’ai beau le repousser, il continue... Il réclame d’abord de l’argent, le lendemain il fait des photos de moi, nue. Il m’attache, me détache.

Mourir ? Je ne pouvais pas choisir de mourir ! Dans ma tête je devais supporter jour après jour, en espérant continuer à vivre.

Après ces trois jours, il m’a fait descendre dans sa “ cache ”.